

## Premier jour

Le kayak était tranquillement calé dans le sens du courant, le long du muret de la rampe du quai du Seujet qui termine sa course invisible, quelques mètres plus bas, dans les eaux claires du Rhône. Moi, assis dans l'habitacle, je testais doucement la stabilité primaire de l'Ysak, par une série de balancements du bassin, de gauche à droite, puis de droite à gauche, que je voulais aussi techniques et naturels que possible. L'arrière de l'Ysak reposait sur quelques décimètres de la rampe, grossièrement bétonnée. Confiant en cette mince assise encore solidaire du plancher des vaches, je me tournai franchement vers l'arrière pour constater que j'avais bien laissé bêtement mes mitaines sur le pont arrière, quelques instants plus tôt, après avoir vérifié la fermeture hermétique de la trappe arrière. C'est dans l'exécution maladroite de ce mouvement, l'espace de quelques secondes, accentuant soudainement la gêne que je manquai de chavirer comme un débutant que j'étais. Je ne dus qu'à un réflexe inattendu, insoupçonné même mais prompt, le rétablissement de l'équilibre du kayak, et surtout la préservation de l'intégrité de mon amour-propre de jeune aventurier en évitant un bain forcé.

Cela faisait pratiquement une heure et demie que je m'activais dans tous les sens au bout du quai, tentant de ranger aussi efficacement que possible l'ensemble du matériel dans les caissons du kayak, mais aussi sur le pont. Comme prévu, malgré des essais préalables réalisés lors de ma préparation, ce fut un véritable casse-tête et le spectacle de votre serviteur virant, tournant, calant, pestant souvent, blasphémant parfois offert aux pêcheurs alentour, dut leur apporter un peu de fantaisie. Je n'aurais pas supporté de leur donner davantage de distraction en me retrouvant le nez dans l'eau, le ventre du kayak à découvert, dans un plouf ridicule et humiliant. Je m'en serais voulu de perturber leur concentration rythmée par la gestuelle précise et pratiquement centenaire que demande la pêche au cadre, à laquelle ils s'adonnaient ce matin-là. Les écoliers du siècle dernier, munis de l'armature en bois de leur ardoise autour de laquelle ils enroulaient un fil de pêche, ont en effet laissé place aux pêcheurs plus ou moins passionnés, pour qui cette technique, seule autorisée depuis les ponts de Genève, peut apparaître comme un moyen sûr d'attraper du poisson. Profitant des migrations des truites lacustres, ils arpentent méthodiquement les bords urbanisés du Rhône genevois, en mode *street-fishing*, avec pour les puristes un cadre en frêne ou en hêtre à la main, manié avec une dextérité toute relative qui varie avec son pratiquant.

Je sentis sur moi les regards étonnés des pêcheurs dubitatifs. Peut-être certains avaient-ils remarqué mon vacillement inopiné et espéraient la chute plus lourde qui devait inévitablement se

produire, faisant de moi une victime humide et transie. Tels des loups sanguinaires à l'affût, ils guettaient patiemment l'instant fatidique d'une nouvelle défaillance de ma part. La presque catastrophe qui faillit avoir lieu était la preuve illustrant mes nombreuses lacunes. Je pris alors mon air le plus sérieux, le plus aguerri et je ne laissai transpirer aucune hésitation, aucun amateurisme dans les mouvements que j'exécutai avec une légèreté et une assurance des moins empruntées.

Quelques minutes plus tôt, juste avant de m'introduire dans le kayak, j'enlaçais Isa et Enzo dans une large étreinte accompagnée d'un grand sourire, fard de la nervosité qui montait progressivement en moi. Mais alors que je m'installai dans le cockpit, l'incertitude s'immisça en moi, accompagnée de son lot de questions. Que faisais-là, en cet instant et en ce lieu bien précis ? Quelle succession d'événements fortuits avait conduit mon arrière-train à se poser pour la première fois dans ce kayak de mer ? Par quelles hasardeuses contraintes – aux yeux de certains badauds, il ne pourrait s'agir d'autre chose –, mon corps se retrouvait-il en équilibre précaire dans un bateau en plastique à peine plus large que ma taille et dont les flancs surchargés, trop profondément enfoncés à la surface de l'eau, subissaient les lampées régulières et goulues du Rhône ?

À l'aune du périple annoncé, la vague appréhension de l'inconnu me rendit anxieux. Soudain, apparurent comme incertaines les raisons qui m'avaient placé dans ce kayak, en ce mois de mai 2012. Je devais recentrer mes pensées et les focaliser sur mon objectif. Progressivement et sûrement j'entrai dans ma bulle et je me détachai de ce qui me liait encore à cette espèce de confort rassurant du monde moderne. Je terminai les préparatifs en enfilant sans rancune et sans trembler mes mitaines retrouvées. Je vissai solidement ma casquette sur la tête et empoignai fermement le manche de ma pagaie. Ces gestes s'imposèrent d'eux-mêmes comme un rituel de transition pour passer d'un état à l'autre, d'un milieu à l'autre, répondant aux contraintes d'un sas invisible.

Il était dix heures presque vingt-cinq quand je donnai le premier coup de pagaie. La journée commençait sous un soleil timide qui baigna ce charmant milieu de matinée d'une douce chaleur. Cependant, cela ne suffit pas à entièrement dissiper ce petit malaise que je me forçais de contenir, cette petite anxiété qui persista encore durant les premiers kilomètres, alimentée par la gaucherie de mon pagayage. Ma technique était des plus maladroites. Pratiquement une fois sur deux, dans un bref bruit sec, je tapais les bords du kayak avec le manche ou la pàle de la pagaie. J'évoluais doucement en m'efforçant d'effectuer des gestes fluides, mais j'avais du mal à synchroniser mes mouvements. Le courant n'était pas trop soutenu, heureusement, et cela me permit d'avancer tranquillement, mais je devais compenser ma trajectoire qui déviait régulièrement par alternance, un coup à droite, puis à gauche en de larges et amples courbes.

Je situai tout de suite la cause du problème dans l'absence de gouvernail ou de dérive,

évidemment. Je rectifiais donc ma trajectoire par plusieurs coups de pagaie à droite ou à gauche du kayak, selon que j'étais déporté d'un côté ou de l'autre. Je ne connaissais pas encore le comportement de l'Ysak sur l'eau. J'ignorais encore la force de caractère dont il pouvait faire preuve et les capacités techniques qu'il pouvait développer pour pouvoir, par exemple, me servir au mieux de la gîte afin de garder mon cap.

Je restai aussi digne de l'image rassurante que je m'efforçais de renvoyer à ceux qui étaient susceptibles de m'observer. Cette pensée me fit prendre conscience que je n'avais pas encore complètement coupé le lien qui m'empêchait de me consacrer pleinement à mon périple. Ma bulle n'était pas complètement fonctionnelle. Pour m'isoler pleinement en elle, je me défis de l'aspect trop matériel, trop technique que j'attachais à ce périple et qui me causait ce léger trouble depuis mon départ.

Cette technique fonctionna parfaitement. Je finis par m'immerger définitivement dans l'aventure alors que j'approchais du quartier de la Jonction, à la confluence entre le Rhône et l'Arve, son premier affluent rive gauche. Je fus frappé par la différence de couleur du fleuve, dont les eaux limpides et claires s'écoulaient lentement, sans tumulte, ni courant intempestif. C'était en totale opposition avec son affluent, qui dévalait du massif du Mont-Blanc. Les flots plus rapides, animés de vagues plus énergiques, étaient teintés par une quantité non négligeable de particules de boue, de sable et de graviers provenant de son bassin versant. Cela lui donnait cet aspect laiteux oscillant entre grisâtre et brunâtre, caractéristique des rivières alpestres chargées en sédiments. Cette turbidité glauque persista sur plusieurs centaines de mètres. Je me surpris à naviguer sur cette frontière entre ces deux états de l'eau, entre ces deux tempéraments, ces deux âmes qui se heurtent et qui finissent par se confondre dans les premiers méandres que dessine le fleuve. En une osmose parfaite les deux cours d'eau s'entremêlent et se mélangent. Ils s'accouplent en une étreinte millénaire pour ne former qu'un seul mouvement. C'est à l'endroit où ils finissent par ne faire plus qu'un que je sentis un courant plus intense me conduire plus rapidement vers l'aval, vers le premier obstacle important que je devais franchir, siège de mon premier portage, le barrage de Verbois.

Inauguré vers la fin de la Seconde Guerre mondiale, cet ouvrage hydroélectrique est l'aménagement le plus important sur le Rhône suisse et constitue la plus grande source de production d'énergie du canton de Genève. Cependant, et j'ai déjà évoqué le sujet en abordant le problème des chasses, il constitue le premier rempart à l'écoulement des matériaux charriés par le fleuve et issus essentiellement de l'Arve. Cet affluent au régime torrentiel, transporte une énorme quantité de matériaux que l'érosion arrache aux différents terrains qu'il traverse. Tout ce matériel, issu des ruissellement incessants, des dissolutions chimique et de l'usure des roches, de l'action

combinée du gel et du dégel, constitue la cause majeure des graves problèmes d'accumulation de sédiments que rencontre le fleuve.

J'imaginai tout ces éléments, pour la plupart en suspension dans l'eau, mais aussi roulant au fond du lit du fleuve, s'entrechoquant, se fracassant, virevoltant, arrachant des lambeaux de la berge, mû par une puissante énergie et une force destructrice, pour peu qu'elle se déchaîne dans un sourd fracas de crue, finissant sa course infernale en amont du barrage de Verbois. En ce lieu, la vitesse du courant ralentit et finit par s'estomper, favorisant l'accumulation de milliers de mètres cubes de limon, de boue et de graviers. Le barrage de Chancy-Pougny, à la frontière franco-suisse et celui de Génissiat en France, à près de 40 kilomètres plus bas, n'échappent pas à cette règle implacable.

Plus j'avancais sur le Rhône et plus la différence de teinte s'estompait. Je naviguais maintenant à un rythme régulier, sur une eau verdâtre aux reflets variés, sans agitation. Le ciel s'était légèrement couvert, cachant le timide soleil qui n'osa plus percer la couche nuageuse de ses rais de lumière. La station d'épuration d'Aire à Vernier, chargée de traiter les eaux usées de Genève, m'apparut comme une vision futuriste sortie du cerveau prolifique d'un architecte moderne. Mêlant le béton au verre, l'édifice aux proportions parfaitement équilibrées qui se dressait tel un énorme monolithe, s'avancait au-dessus du fleuve comme par lévitation, entouré d'une verdure chatoyante malgré le manque de luminosité. Je ne résistai pas à la tentation et passai sous ce géant impressionnant. Il y régnait une atmosphère froide, un silence lugubre et profond que seuls les rares échos des vagues engendrées par le kayak et le mouvement des pagaies venaient perturber.

Je poursuivis tranquillement ma route en filant au large des tours du Lignon, passant au ras des méandres, longeant les roselières, puis faisant un stop à ce vieux ponton en bois à proximité d'un ancien moulin. Je rechargeai mes batteries et engouffrai une barre de céréales avec 90 grammes de compote de fruits. Mon regard se projeta en amont du fleuve et à cet instant, je fus saisi par la sérénité qu'il dégageait. Elle se révéla, soudainement, dans cette grande étendue d'eau qui glissait devant moi. Dès lors, chacun de mes sens fut en éveil, ouvert à tous les signes, sensible à tous les appels que m'offrait le Rhône. Je mesurai pleinement la place que j'occupais dans cet univers et je sus qu'elle était mienne. J'étais là où je devais être. J'avais réussi à chasser les idées noires qui m'assaillaient. Le singulier reflet de l'onde fluviale, le simple bruissement d'une feuille flottant dans l'air, le souffle infime de la brise du Nord. Tout m'exhortait à la contemplation. J'admirais dans une tranquillité bienfaitrice, la surface ondulée du Rhône qui marqua de sa douce mélodie les tréfonds de mon âme.

Je m'extirpai de cette béatitude pour continuer au fil du fleuve avec la certitude que des

moments similaires, chargés d'intenses émotions, ponctueraient mon voyage. Plus loin, je croisai une navette touristique dont certains occupants, courageux, s'étaient installés dans les coursives en plein courant d'air et ce malgré le vent léger, mais froid, qui s'était levé. Je croisai également une barque conduite adroitement par un pêcheur, certainement accompagné de son fils. Du moins, c'est comme cela que je l'interprétais. Je fus heureux de constater d'une part que je n'étais pas le seul à profiter des heures douces au rythme du fleuve et que d'autre part les pilotes des différentes embarcations répondaient à mes saluts amicaux.

Deux heures de navigation étaient passées depuis mon départ du quai du Seujet. La vitesse du courant ralentissant à l'approche du barrage de Verbois, j'eus loisir d'observer l'usine d'incinération des Cheneviers, toute scintillante, construite dans un méandre, en rive gauche du fleuve, juste avant le barrage et qui dévoilait progressivement ses grandes cheminées en sucre d'orge. Quant à la rampe de mise à l'eau elle se trouvait en rive droite vers l'embarcadère, au plus près du barrage. J'eus du mal à la trouver, car son esplanade était couverte de matériaux et d'engins de chantier qui obstruaient une grande partie de la visibilité. C'est en passant au plus près d'un abri en bois où étaient parqués quelques vieux bateaux à moteur, que je finis par accéder à la rampe qui me permettrait de sortir le kayak de l'eau. Au premier abord la rampe de mise à l'eau, toute de béton vêtue, me sembla assez abrupte et je fus même impressionné par sa forte inclinaison, accentuée par sa faible largeur. Je me demandai comment j'allais pouvoir placer le kayak, tel que je l'avais vu dans un tutoriel de démonstration sur Internet, consacré à l'embarquement et au débarquement d'un ponton. Je ne vais certainement pas vous bassiner avec une ennuyeuse description technique des gestes à effectuer en pareille situation. Cela serait déplacé de ma part et évidemment bien moins compréhensible que ce tutoriel animé très explicite, lui. Mais je souhaite juste vous indiquer qu'il s'agit d'appui et de support, de ligne centrale et de transfert de poids. Certes, c'est une manière simpliste de résumer la chose, mais au moins je vous épargne un fastidieux chapitre d'énumérations et de recommandations. Il faut juste retenir qu'« embarquer et débarquer d'un kayak est facile si vous connaissez les trucs ». Ben tiens ! Et « probablement que le meilleur endroit pour le faire, c'est à partir d'un ponton bas ». Soit. Et quand il n'y a pas de ponton, il faut trouver « quelque chose que vous pourrez utiliser comme support. Par exemple, un rocher émergent » et enfin « parfois il n'y a pas de rocher à proximité, vous devrez improviser. » Limpide n'est-ce pas ? Allez, débrouillez-vous avec ça ! Fort heureusement, chaque consigne est illustrée d'une animation très précise, alliant le geste à l'écriture. Ouf. Sauvé. Merci quand même.

La réalité fut tout autrement plus compliquée. Bien entendu, l'Ysak était trop long pour que je puisse le placer perpendiculairement à la rampe. Il y avait bien ce monte-charge installé sur une

crémaillère fixée le long du plan incliné, certainement pour faciliter le transport des marchandises et autres matériaux que je voyais éparpillés sur tout le site de l'embarcadère. Il était là, tristement immobile et imposant d'inutilité. Cherchant un point quelconque pouvant me servir de support, je remarquai cet espace de quelques mètres de large entre la rampe et le mur en béton de l'embarcadère. Je décidai de m'y glisser en une manœuvre arrière, de manière à pouvoir mettre le kayak comme désigné dans le tutoriel, et mettre en application les indications précises qui me permettraient de m'extraire de l'habitacle. Ainsi, la rampe fut un support idéal sur lequel appuyer ma pagaie. J'exécutai avec une rigueur d'écolier les consignes du tutoriel et je constatai très vite que cette fameuse ligne centrale était capitale pour conserver son équilibre et ne pas se mettre en porte-à-faux, au risque de se retrouver avec le cockpit plein d'eau entrant à grandes vagues par l'hiloire béante.

Une fois extirpé du kayak, debout sur la rampe inclinée, tous deux indemnes de toute humiliation, j'eus la confirmation du premier abord où j'avais remarqué la forte inclinaison de la rampe. Le deuxième abord transforma l'impression en certitude. La rampe n'était pas très longue mais effectivement très raide. Tant bien que mal, utilisant la corde de sécurité de sept mètres que j'avais fixée à la proue, je hisсай le kayak jusqu'en haut du plan incliné. Dans cette manœuvre plusieurs lambeaux de polyéthylène restèrent accrochés au béton de la plateforme qui prolonge la rampe. Ces petits colimaçons vermillon de plastique polymérisé, enchevêtrés dans la « crépitude » du béton, furent les premières victimes arrachées à l'Ysak. Dans ce combat qui commença entre plastique et béton, plusieurs batailles auront lieu encore et mon cher kayak y laissera dans chacune d'elles une part de lui-même.

L'étape suivante s'annonça comme une épreuve nouvelle. Mon premier portage se profilait et avec lui mes premiers efforts hors de l'eau et une nouvelle gestuelle à mettre en place. Avant le départ de l'aventure, j'avais effectué plusieurs essais préalables afin de voir de quelle manière j'installerais le matériel dans les caissons et sur le pont du kayak. Rien de tel ne fut testé en ce qui concerna le chariot de transport. Ce manque de prévoyance fut un oubli malheureux mais préjudiciable, car je mis beaucoup de temps à trouver le bon emplacement pour positionner le kayak sur le chariot.

Cogitant à mettre au point, une bonne fois, une méthode rapide, efficace et optimale, je profitai du temps de cette réflexion pour me désaltérer, manger un bout, et renouveler ainsi mes réserves d'énergie. C'est surtout parce que j'avais faim que je mangeai et parce que j'avais soif que je bus. Tout bonnement. Je m'installai sur l'esplanade de l'embarcadère où j'avais laissé le kayak. La proue dans le sens de la prochaine direction à prendre, les fesses en équilibre sur les plats-bords de

l'Ysak et le chariot enchevêtré dans ses lanières de Nylon. Tranquillement, réchauffé par quelques rayons solaires qui percèrent provisoirement le tapis nuageux, je mangeais en toute simplicité, sans me poser de questions, appréciant l'instant présent. La place était calme et silencieuse et je n'aurais jamais remarqué ce Grèbe huppé mâle, si mon regard ne l'avait pas saisi au moment même où il refit surface dans un clapotis très discret, où aucune éclaboussure ne vint troubler la surface de l'eau.

Ce petit intermède terminé, je fixai les sangles solidement autour du kayak, je rangeai tout mon attirail, revêtis mes habits de kayakiste en laissant la pagaie coincée dans le kayak. J'empoignai la poignée de portage située à l'avant et j'entamai mon premier transfert en me dirigeant vers la petite route qui traversait le barrage. Cela ne fut pas aussi facile que je l'avais prévu. Le kayak se révéla être très lourd. À tel point que le défaitisme me gagna, car je ne me voyais pas trimer comme un forcené à chaque portage. En fait, je n'avais pas placé le chariot assez près de l'hiloire et je supportais donc une grande partie de son poids. Quelques minutes de portage suffirent pour me lacérer et m'ankyloser les doigts. Plusieurs courtes pauses furent nécessaires avant d'arriver à la cale de mise à l'eau, de l'autre côté du barrage, pour permettre à mes doigts de reprendre des couleurs et leur mobilité. Enfin, après plus de 700 mètres parcourus, je foulai triomphalement le plan incliné de la rampe de mise à l'eau en aval de Verbois. Mon premier réflexe fut de repérer un rocher émergent pouvant servir de support à ma pagaie. Je trouvai ce que je voulais dans cet amoncellement de gros cailloux qui servait de digue et qui me protégeait du tumulte agité qui régnait de ce côté-ci du barrage. Je déséquipai le kayak, refixai le chariot sur le pont devant le sac étanche et repris le fil de l'eau après m'être introduit dans l'habitacle, comme une fleur. Je me lançai dans le courant d'un grand coup de pagaie et un large sourire de satisfaction anima mon visage et effaça la fatigue du portage.

La grisaille était bien installée et une atmosphère sentant la pluie m'entourait progressivement. Toute fois, l'espace autour de moi se chargea de couleurs intenses, m'offrant un spectacle tout en contraste. Les verts des rives boisées, couvertes de frênes, de hêtres et de chênes, jouaient avec des reflets aux teintes grisâtres qui peignaient la surface du fleuve. Je pensais être seul à naviguer dans ce magnifique tableau champêtre, scintillant comme des éclats de verre brisé, en parfaite harmonie avec mon environnement, mais je me trompais. Au détour du méandre de la Touvière, juste avant d'atteindre le barrage de Chancy-Pougny, flottant dans enchantement au-dessus de l'eau, une chaloupe de bois vieilli que je crus tout d'abord esseulée, ondulait au gré du courant, dans le creux de ce profond virage comblé par une immense roselière. C'est alors que je me rapprochai que j'aperçus une paire de pieds croisés l'un sur l'autre, légèrement surélevés, posés



sur l'un des plats-bords du frêle esquif. Je compris qu'un amateur de bon temps et de solitude profitait à sa manière de la quiétude du Rhône. Ce parfait inconnu dont je ne vis que la plante des pieds, je précise, avait certainement choisi ce lieu en connaissance de cause. La sérénité qui s'en dégageait et le calme envoûtant qui y régnait étaient d'une grande puissance et s'accommodaient parfaitement des roseaux qui dansaient en souplesse, bercés par une brise légère, au rythme d'un hymne envoûtant. Respectueux, je m'éloignai silencieusement pour ne pas froisser la plénitude du lieu ; je me laissai porter par le courant en sortie de courbe.

Une autre rencontre se profila à l'horizon. Je longeais la rive droite du Rhône en mode rase-cailloux tout en me rapprochant de l'embarcation que je venais de repérer. Deux pêcheurs s'activaient méticuleusement à peigner de leurs lancers précis, l'étendue d'eau qui les séparait des grosses branches crochues, qui penchaient au-dessus du fleuve. Chacun d'un côté de la chaloupe, respectant scrupuleusement sa zone de prospection, concentré à sa tâche. Ils ne se rendirent compte de ma présence qu'au moment où le pêcheur de proue leva la tête dans ma direction, intrigué par le clapotement régulier que jouaient les pâles de ma pagaie tapant la surface de l'eau. Lorsque le son parvint enfin au deuxième pêcheur, placé en poupe, je vis les deux acolytes écarquiller de concert leurs yeux exorbités. Le prognathisme soudain, qui les frappa tous les deux en même temps, ne laissa aucune équivoque quant à la surprise qu'ils manifestèrent à me voir ainsi apparaître, pratiquement de nulle part, sous leur nez. Pour mettre fin à la stupéfaction générale, je lâchai cordialement en guise de premier contact :

— Salut les gars, ça va?

— Euh, ouais ouais, me répondit le premier pêcheur rassuré de constater que ses sens ne l'avaient pas grugé.

— Vous pêchez aux leurres souples, je vois, c'est un joli coin pour le brochet ici, non ?

— Ouais ouais c'est sympa. Et puis en plus il fait un temps idéal. Crut-il bon d'ajouter.

— Et tu vas où comme ça ? finit par demander du fin fond de son canot le second comparse qui émergeait de sa torpeur.

Et ça, c'était la question que j'attendais. Celle que j'avais furtivement entrevue dans l'étonnement profond de leur regard. Celle qu'il est logique de poser quand on croise, par un temps maussade tournant à la pluie, un drôle de type sur une espèce de long cigare flottant, chargé comme une bourrique à tel point que l'on se demande comment il a fait pour venir jusque-là, sans passer à la baille au moindre de ses mouvements.

— Jusqu'à la mer ! lançai-je fièrement, une lueur amusée dans le coin de l'œil, scrutant avec intérêt les réactions de mes deux semblables.



— Ah ouais d'accord ! fit le deuxième dans un hochement répété de la tête se voulant complice, définitivement éveillé. Quant à l'autre, il sembla de nouveau abasourdi par ce qu'il venait d'entendre, mais trouva le réconfort auprès de son copain de pêche qui, opinant une nouvelle fois du chef, émouvant de fraternité, lui fit comprendre que tout allait bien et que ses sens n'étaient pas à nouveau défaillants.

— Ben t'as encore un sacré bout d'chemin à faire pour aller jusqu'à la plage ! parce que là, t'as vu, ça s'arrête. Comment tu vas faire pour les barrages ?

La stupeur passée et la confiance en ses sens retrouvée, le premier pêcheur recouvrit ses esprits ainsi qu'une certaine loquacité. Tout en parlant avec un large sourire, il désignait derrière nous le barrage de Chancy-Pougny dont nous distinguons déjà les vannes levantes, les piliers du pont supérieur et la tour des câbles. La glace était brisée comme on dit. J'approchai donc le kayak pratiquement à couple de leur embarcation et nous échangeâmes quelques instants. Enfin surtout moi. Je me régalai de voir les expressions qui animaient leur visage, passant d'une courtoisie dubitative à un étonnement incrédule au fur et à mesure que je répondais à leurs nombreuses interrogations. Rassasiés d'informations et agités d'un enthousiasme non feint et qui plus est contagieux, les deux comparses me saluèrent chaleureusement en me souhaitant bonne chance pour la suite de mon périple.

Dès que je lâchai prise le courant m'écarta doucement de la chaloupe et à mon tour je gratifiai ces deux très sympathiques pêcheurs d'un grand signe du bras en guise d'adieu. Quelques coups de pagaie plus tard, alors que j'étais en vue de la prochaine rampe de mise à l'eau je jetai un rapide coup d'œil aux deux comparses qui étaient retournés à leur activité halieutique favorite. J'aime penser, sans fatuité aucune, que notre rencontre fortuite alimentera quelques-unes de leurs conversations futures. Peut-être que ces instantanés inopinés, ces tranches de vie subtilisées à la routine quotidienne, susciteront des vocations ou donneront tout simplement l'envie d'aller voir, comme disait le grand Jacques.

Pour ma part, j'allai voir du côté de la rampe de mise à l'eau qui se trouvait en rive droite, juste avant le barrage de Chancy-Pougny. Je reconnais le raccourci brusque de cette transition. Mais le Rhône impose sa réalité tout aussi brutalement et soudainement que le volcan éteint depuis des siècles éclate à la face des hommes, en faisant rouler, à nouveau à la surface de la Terre, sa colère dantesque trop longtemps étouffée.

Assis dans l'Ysak qui raclait doucement contre la rugosité du revêtement bétonné à la base de la rampe, son étrave baignant encore dans l'eau du fleuve, je portai mon regard là-haut, au-delà du plan incliné, où tout m'apparut subitement d'un gigantisme démesuré. Je n'aperçus rien d'autre

que la cime verte des chênes se perdant dans le ciel gris, transpercé par l'envolée lointaine de ce pont des Ases chaotique, dégoulinant de ciment. Cette cale me sembla bien plus abrupte que celle du barrage de Verbois. J'eus l'inquiétante confirmation de son inclinaison excessive une fois que je me tint debout sur son esplanade de béton. Un léger soufflement de lassitude, entremêlé d'une faible dose de découragement, s'échappa de ma bouche en voyant, plus bas, le kayak que j'avais laissé amarré à une vieille souche et la rampe que je m'apprêtais à lui faire gravir. Ce mouvement d'air, expulsé de ma gorge quelques secondes plus tôt, mua en un long sifflement découragé quand je considérai gravement le sentier pierreux qui se dévoila devant moi et qui devait me conduire de l'autre côté du barrage. Il montait en flèche dans un élan infernal vers des hauteurs insondables, tel un immense campanile défiant le ciel, bien au-delà de l'orée du bois qui enveloppait tout l'espace autour de moi.

Je dus redoubler d'efforts pour extraire le kayak de l'eau et hisser ma lourde monture en haut de la rampe. Ayant franchi la première étape de ce portage, je préparai l'Ysak sur le chariot. Je m'avançai sereinement sur la pente du chemin caillouteux. La végétation environnante formait un tunnel où le sol se déroba sans cesse durant toute la montée. Les galets inconfortables roulèrent sous les à-coups de mes pas maladroits, alourdis par le poids du kayak. Au cours de l'ascension, je fis plusieurs arrêts imposés par la difficulté à maintenir le kayak en place et l'intensité de l'effort physique à produire pour y parvenir. Tous les deux mètres gagnés, je m'arrêtais pour reprendre des forces. Pour éviter une mauvaise version du mythe de Sisyphe, à chaque pause, je calais le kayak avec une pierre ou avec mon pied, pour éviter qu'il ne débaroule jusqu'à mon point de départ. La sortie du couvert végétal coïncida avec une atténuation de la pente. Le chemin finit par s'amadouer pour reprendre un profil plus horizontal. La langue râpeuse de caillasses anguleuses laissa place à deux bandes de fins graviers, guidées par une allée centrale d'herbe verte dont le frottement sous l'Ysak sifflait dans un doux frémissement. Le chariot et le kayak fila librement le long de la voie ferrée. J'arrivai enfin à la route goudronnée qui donne accès au poste de transformation électrique de l'usine. La construction en cours d'une passe pour la migration des poissons m'empêcha d'accéder au Rhône, comme je pensais pouvoir le faire à partir de cet endroit. Je dus haler le kayak sur 400 mètres supplémentaires, jusqu'à hauteur du passage à niveau de la voie ferrée. Je trouvai facilement, à main gauche, le chemin qui descend au sud-est en direction du Rhône. J'empruntai cette voie qui fut beaucoup plus facile que la précédente. Je n'avais qu'à tenir fermement le bout arrière attaché au kayak démit de son chariot et le retenir dans sa descente effrénée jusqu'au bas de la pente.

Arrivé en bas, le Rhône était toujours invisible, mais je l'entendis gémir à travers les jeunes

pousses de Saules fragiles et de Robiniers faux-Acacias. Il ne resta plus qu'à me faufiler à coups de machette à travers un enchevêtrement de lianes et de ronces, auprès desquelles je n'oubliai pas de laisser quelques lambeaux de mon épiderme. Je pus ainsi tirer l'Ysak pour atteindre un petit ru coulant tranquillement du talweg. Ce premier portage assez long éprouva mes réserves d'énergie. Mais en m'installant dans l'habitable, la pensée que je pouvais encore arriver au colossal barrage de Génissiat avant le soir me redonna du tonus et du courage.

De retour sur le Rhône, je me réjouis de sentir à nouveau son léger souffle rafraîchir mon visage. De fines éclaboussures filèrent devant mes yeux comme des traînées lumineuses. La vitesse du courant augmenta sensiblement, me soulevant par-dessus les flots, dans un élan facile de glisse parfaite. Porté par ce flux bienfaiteur, je savais qu'avant d'atteindre le barrage de Génissiat, je n'avais plus qu'à négocier le seuil de Chancy-Pougny, seul obstacle entravant le cours du fleuve. Après lui j'évoluerai sans tourment sur un fleuve libre, indompté où l'influence néfaste de l'empreinte humaine n'exerce plus son emprise. J'aurais le privilège de naviguer sur un fleuve non aménagé, sans entrave, à la naturalité intacte, s'exprimant dans toute sa plénitude comme aux temps anciens où sa fougue n'était contenue que par les remparts naturels à travers lesquels il creusa sa voie, patiemment, pendant des millions d'années.